

Au fil du parcours

Collectif

Volume 40, Number 1-2, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007503ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007503ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Collectif (2010). Au fil du parcours. *Recherches amérindiennes au Québec*, 40(1-2), 119–139. <https://doi.org/10.7202/1007503ar>

AU FIL DU PARCOURS

C'est qui, papa, les sauvages ?

Denis Savard

PENDANT LONGTEMPS, MON FRÈRE RÉMI, mes trois sœurs et moi avons écouté les histoires que notre père ramenait de ses longs séjours en forêt. Il était arpenteur et ingénieur-forestier et, deux fois par année, il partait pour plusieurs mois, l'hiver avec raquettes, chiens et traîneaux, l'été avec des canots que nous trouvions magnifiques. Responsable de petites équipes la plupart du temps composées d'Amérindiens, plus précisément d'Innus (qu'il appelait alors comme tout le monde « sauvages »), il parcourait la forêt québécoise en mesurant l'espace, en définissant les contours des lacs et le cours des rivières et en traçant les « lignes » qui découpaient le territoire du Québec en comtés et cantons.

Une de ces histoires nous a particulièrement marqués. Sur le chemin du retour d'un de ces longs voyages, papa partageait un canot avec un des Innus qu'il a le plus aimés. Il s'appelait Philippe Vollant. Dans un fort rapide, le canot se fracassa, papa put s'agripper à une roche mais Philippe Vollant disparut à jamais. C'était pourtant un excellent homme de canot. Ce tragique accident est survenu autour de 1930 alors que ni Rémi ni moi n'étions nés. Mais nous en avons beaucoup entendu parler et nous avons compris que papa admirait beaucoup Philippe Vollant, qu'il appréciait son leadership au sein de ses équipes, qu'il se régala de son humour et que les circonstances dramatiques de sa mort l'avaient beaucoup affecté. Donc, très jeune, Rémi a entendu parler des « sauvages » et il a compris que son père avait tissé avec certains d'entre eux des liens privilégiés.

Quand nous étions adolescents, Rémi et moi, papa décida de nous



Premier voyage de Rémi avec son père, Paul Savard, en 1949

Lac Poisson-Blanc, à mi-chemin entre Gatineau et Mont-Laurier; Rémi est dans le canot central, derrière son père et son frère (Collection Rémi Savard, restauration François Léger-Savard)



L'équipe de 1949

Debout, de gauche à droite, Antonio Siméon, François Germain, Paul Savard, Robertson le « cook », et Joseph Gill; devant, Rémi et Denis Savard. À part les Savard, les membres de l'équipe étaient de Mashteuatsh (Pointe-Bleue) (Collection Rémi Savard, restauration François Léger-Savard)

emmener « dans le bois ». Pendant quelques étés, nous avons fait partie de ses équipes presque toujours composées d'Innus de Pointe-Bleue (devenu Mashteuiatsh) et de Betsiamites (devenu Pessamit) : François Germain que nous appelions « Monsieur » Germain parce qu'il était âgé et qu'il inspirait le respect, son fils William, son gendre Antonio Siméon, Georges Bégin, Joe Gill, Vincent Hervieux, Eugène Picard et quelques autres.

Ces hommes nous ont tout appris de la vie en forêt : le maniement du canot, beau temps mauvais temps, la façon de repérer la décharge d'un lac en lisant la courbure des montagnes, la descente des rapides et les manières de porter canots et bagages, le choix d'emplacements pour installer les campements, les usages multiples des haches et couteaux, etc. Et, malgré la distance qui nous séparait d'eux, nous avons commencé lentement à découvrir « Monsieur » Germain, Antonio, William et les autres, souvent hommes de peu de mots. Nous avons admiré leur adresse, leur humour, leur patience, et quand je pense à ces longs voyages, je me dis qu'ils sont à la source des liens que Rémi a créés avec les autochtones¹. Plus tard, il voudra les connaître davantage et percer le mystère que la rencontre de l'autre fait souvent naître chez les humains.

Rémi avait 15 ans lors du premier voyage. Moins de vingt ans plus tard, en 1967, il organisait avec José Mailhot, Madeleine Lefebvre, Robert Lanari et d'autres collègues ses premières collectes de légendes innues à Sheshatshit et Matimekush, légendes qu'il présentait en 1971 dans *Carcajou et le sens du monde*. Depuis *Carcajou* jusqu'à *La Forêt vive* (2004), l'étude et la présentation de ces légendes représentent un des axes majeurs du travail de Rémi. Il a bien montré que ces textes oraux ne sont pas de petites histoires racontées au coin du feu pour passer le temps, mais constituent de véritables récits fondateurs. Des récits qui expriment la façon dont les Innus perçoivent l'origine du monde et de leur mode de vie, à la manière des genèses qu'on retrouve dans d'autres mythologies et avec lesquelles Rémi propose d'ailleurs plusieurs rapprochements pertinents.

Mais Rémi n'a pas travaillé que sur des récits. Ce qui frappe dans son parcours, c'est son engagement personnel, son appui indéfectible au combat que mènent les Amérindiens pour établir avec leurs voisins des relations égalitaires. Cet engagement ne s'est jamais démenti. En témoignent d'abord plusieurs ouvrages importants et des dizaines d'articles où les dimensions historique, juridique, politique, économique et culturelle sont abordées avec une rigueur et une sensibilité qui interpellent le lecteur. D'autre part ses nombreuses prises de position dans les médias, des avis donnés à des organismes faisant appel à son expertise, ses luttes sur le terrain, comme dans le dossier du décès suspect de deux jeunes Innus

sur la rivière Moisie ou dans celui des Algonquins de Trois-Rivières, toutes ces interventions nous rappellent le caractère particulier de son engagement.

En 2007, dans la Déclaration sur les droits des peuples autochtones, les Nations unies ont reconnu que « les peuples autochtones ont subi des injustices historiques à cause, entre autres, de la colonisation et de la dépossession de leurs terres, territoires et ressources, ce qui les a empêchés d'exercer, notamment, leur droit au développement conformément à leurs propres besoins et intérêts ». Cette déclaration rejoint une profonde conviction qui habite Rémi depuis longtemps, une conviction qui explique l'énergie et la passion avec lesquelles il a travaillé et travaille toujours, malgré les obstacles qu'on connaît, à faire entendre « la voix des autres » et à rapprocher les peuples qui occupent le territoire québécois. Voilà pourquoi il a toute notre admiration.

Note

1. Rémi évoque ces souvenirs dans la préface de *Destins d'Amérique. Les Autochtones et nous*.

À propos de Rémi Savard...

René Hirbour

RÉMI MOQUEUR

Première rencontre, milieu des années 60

À l'entrée du département d'anthropologie de l'Université de Montréal sont exposés un certain nombre d'artefacts, en vitrine, ainsi qu'un kayak « esquimau » suspendu au plafond. Nous sommes entassés dans l'ascenseur. Arrivé au cinquième, un énergumène crie avec force : « Cinquième, anthropologie, département des jouets ! » Suivi d'un rire tonitruant ! Ce n'est pas un rire précolombien mais celui de Rémi Savard, jeune professeur arrivant tout juste de Paris.

Quarante ans ont passé et je le retrouve par hasard à Sept-Îles. Ses premiers mots : « T'as ben engraisé ! » Suivis de son rire, toujours le même.

Rémi moqueur...

RÉMI PROFESSEUR

La mythologie « esquimaude », le Cru et le Cuit, l'analyse structurale, Rémi nous en fait voir de toutes les couleurs.

Plus de 3000 pages à lire par session concernant les Amérindiens du Canada. Un seul examen, un oral. Les

questions? Des dizaines comme la suivante : « Quelles sont les principales différences entre les Ojibwas du Nord et ceux du Sud? » Réponse : « Hé bien! voici... »

Nous étions soixante étudiants en bac 3. Nous avons tous coulé cet examen...

Rémi professeur...

RÉMI LA PLUME

Pour Rémi Savard écrire coule de source, ce qui n'est pas le cas de la majorité de ses étudiants, y compris, et je dois l'avouer, surtout moi-même! Il m'a obligé à réécrire ma thèse de maîtrise quatre fois! Au dactylo, sans copier-coller et avec deux doigts... Rien sur le fond, très peu de fautes de grammaire ou d'orthographe, non tout était dans le ton, le style ou l'absence de...

Rémi la plume...

RÉMI BATAILLEUR

Dès son arrivée au département d'anthropologie de l'Université de Montréal, Rémi s'engage à fond dans le développement d'une anthropologie québécoise, en particulier de la recherche sur les Amérindiens. Les querelles éclatent au département. Pour plusieurs professeurs, ethnologie et archéologie vont de pair avec Moyen-Orient, Afrique, Caraïbes, Mélanésie, etc. Un de ses collègues lui cria lors d'une réunion houleuse : « Monsieur, vous m'adresserez la parole lorsque vous publierez vos articles dans des revues scientifiques! » Rémi publiait entre autres dans *Recherches amérindiennes au Québec*... Un an ou deux plus tard, Rémi quittera l'Université de Montréal avec fracas, et avec lui plusieurs de ses collaborateurs. Ce sera le début de son engagement dans les dossiers amérindiens. Il sera de toutes les tribunes. Par exemple il devient consultant lors de la création d'un cégep autochtone situé à La Macaza.

Rémi batailleur...

Rencontré il y quatre ou cinq ans, Rémi à la retraite n'a rien perdu de sa fougue, de sa capacité d'indignation ni de sa jovialité contagieuse. Aujourd'hui grand-père, son côté gamin ne l'a toujours pas quitté!

D'hier à aujourd'hui

Sylvie Loslier

D'HIER À AUJOURD'HUI, par son sens de l'humour et son regard particulier sur Nous et les Autres si près de nous, Rémi Savard m'a ouvert l'esprit en me parlant de mythes et d'autodétermination. C'était à l'époque où, jeune étudiante naïve, je longuais les couloirs de l'université en croyant que l'anthropologie m'éloignerait des Iroquois et des Hurons de mon enfance et me conduirait plutôt au delà des frontières québécoises. Pourquoi pas en Afrique noire, là où les missionnaires de ma jeunesse avaient fait voyager mon imagination? Mais voilà que j'entends, à travers les murs des hauts savoirs, des paroles surprenantes pour une Québécoise ignorante du carcajou mythique des forêts autochtones, et de ce qui se dissimulait derrière l'Épopée... *Si la culture indienne doit subsister, ce sera parce qu'elle a pris la parole : un silence prolongé risquerait fort de la faire sombrer dans l'histoire.*

À de nombreux étudiants et étudiantes qui, comme moi, sont de la génération et de la culture scolaire ayant mis l'accent sur les martyrs canadiens, Desgroseillers et autres explorateurs, Rémi a permis de pénétrer dans les entrailles de leur histoire. Anthropologue, non pas du lointain mais du proche, il enseignait en nous recentrant sur le Québec, en faisant le pont entre un passé de méconnaissance et un présent tout aussi méconnu. D'hier à aujourd'hui, j'ai aussi eu plaisir à l'écouter... Rémi au rire communicatif et à la parole voyageuse... Ses yeux ricaners et sa gestuelle avenante ont toujours été des invitations à placoter et à échanger tantôt sur des mythes autochtones et des rivières à saumon, tantôt sur les Haïdas des Îles-de-la-Reine-Charlotte qui ont inspiré mon mémoire de maîtrise.

C'est ainsi que, *parlant de leurs droits plus souvent que de leurs plumes*, comme disait Gill, Rémi a orienté mon engagement social et politique, notamment au Comité d'appui aux nations autochtones de la Ligue des droits et libertés, le CANA. Il a aussi influencé mon enseignement et surtout mon regard sur le monde des relations interculturelles.

Mais au-delà de l'anthropologie, nos routes du quotidien se sont croisées et nos vies se sont nourries d'échanges, de rires et du plaisir de se raconter. Amitiés d'hier à aujourd'hui.

Pour cette passion inconditionnelle, merci Rémi Savard

Constance Sirois

Pour s'intéresser aux mythes et légendes amérindiennes, persister à les étudier, les traduire et les faire connaître au début des années 1970 au Québec, il fallait être... RÉMI SAVARD !

En ces années d'agitation et de contestation, dans les milieux d'éducation on devait sortir des couloirs de l'université pour rencontrer quelqu'un qui étudiait les cultures des INDIENS du Québec

Ce n'était pas encore « à la mode » dans notre formation officielle que de s'attarder à notre propre aire culturelle.

Mais, cela existait...

dans les locaux du Laboratoire d'anthropologie amérindienne.

L'été que j'ai passé à y travailler fut, pour la petite étudiante que j'étais, un été de découvertes :

- découverte de passionnés et passionnants chercheurs,
- découverte d'un imaginaire qui me fascinait,
- découverte de voisins plus proches de moi que je ne l'aurais cru.

En plus de cette initiation à la mythologie amérindienne, c'est l'histoire des nations autochtones que Rémi Savard m'a permis de redécouvrir et de regarder sous un autre angle que celui des Conquistadors. De nos professeurs d'université, il fut l'un de ceux qui n'ont eu de cesse de nous rappeler, avec la même passion, l'antériorité de la présence amérindienne sur le territoire, son importance dans la vie de nos ancêtres européens et... dans notre vie contemporaine.

De tout ça, encore aujourd'hui, je lui sais gré et je veux lui dire

Merci Rémi !

pour cette passion inconditionnelle dont les étincelles ont ouvert les yeux réveillé les esprits et les cœurs de nombre d'étudiants québécois à la coexistence avec leurs frères et partenaires amérindiens.

Merci Rémi !

d'avoir à jamais changé le regard que je porte sur la Vie et sur les Humains.

Derrière l'épopée, la confiance

Jean-René Proulx

ÉTAIT-CE EN MAI OU EN JUIN 1977 ? Chose certaine, c'était la saison des changements. Changement de température d'abord. En route vers Saint-Augustin (Pakuashipi), nous nous retrouvons coincés à Chevery. Depuis La Romaine (Unamen-shipu), le beau temps a laissé place à la pluie mêlée de neige et c'est elle qui nous a forcés à atterrir à Chevery.

Merci à la famille Munger qui nous héberge, Rémi et moi. Une journée passe et l'on apprend que l'appareil qui devait nous amener à Saint-Augustin retourne à sa base ; c'est la saison des changements d'avion, le nôtre doit être remplacé par un hydravion. Changement de température, brume, les jours passent et l'hydravion n'arrive toujours pas. Rémi, qui est en déplacement sur la Basse-Côte-Nord depuis plusieurs semaines, piaffe... Être coincé, c'est pas son genre ! Le *Fort Mingan* qui dessert la Basse-Côte-Nord doit passer ce soir, en route vers l'amont... Changement de plan : Rémi, désireux de retrouver sa famille, décide de le prendre et me donne les dernières consignes pour mon terrain de maîtrise à Saint-Augustin : « L'avion va te laisser du côté blanc. Il y a toujours des Montagnais qui sont proches et qui traversent la rivière vers le village. Demande-leur de te traverser. Là, tu iras voir Philomène P. chez qui tu logeras. Elle est au courant. Ne t'en fais pas. Fais-leur confiance. Tu ne comprendras pas toujours ce qui se passe, tu vas te poser des questions, tu vas trouver que ça prend du temps, mais, tu vas voir, tu auras ta réponse... » Gros changement, y aller seul au lieu d'y aller avec Rémi ! Rendu à Saint-Augustin, tout s'est passé comme prévu. Il y avait des Montagnais, ils m'ont fait traverser et Philomène était au courant.

Les semaines ont passé, l'attente et les questions sont venues. Le leitmotiv est apparu : « Fais confiance, ce n'est pas nécessairement ce que tu penses » (comprendre : ils t'ont pas oublié, ils ne s'en foutent pas, ils ne se paient pas ta...). Les années ont passé, et le leitmotiv, au fil des rencontres avec des Naskapis, des Inuits, des Cris et d'autres Innus, prouve sa pertinence. Bien qu'il y ait toujours de l'hommerie, ne pas réagir trop vite, écouter, poser des questions donne une chance de comprendre. C'est d'autant plus vrai lorsqu'on est d'Hydro-Québec...

Des années plus tard, tout cela a pris une autre dimension lorsque MM. Ted Moses et Bernard Landry ont conclu la Paix des Braves, nouveau chapitre improbable de *Derrière l'épopée*. La façon dont ils relataient leur

première rencontre : l'histoire qui les séparait, la lourdeur du contentieux et, malgré tout cela, le fait qu'ils se soient écoutés et qu'ils en soient venus à se faire confiance. Tout cela m'a encore rappelé Rémi, la patience de l'écoute et la générosité de la confiance.

Cher Rémi,

JE TE DIS PAS !

Quel enthousiasme j'ai éprouvé lorsque Sylvie [Vincent] m'a proposé d'être de ce dessein cordial. Oui, quelle joie j'ai eue à entendre le prénom de tes amis et amies sollicités à y participer. Si elle a entendu les intonations de bonheur provoqué chez moi par une idée si belle, elle n'a pu qu'en imaginer la gestuelle, et heureusement. Je ne t'en dis donc pas plus, de la somme des joies engendrées par cette invitation qui me permet d'honorer l'éminent anthropologue, authentique et audacieux, que tu es pour moi.

Dans l'euphorie du moment, j'ai eu la prétention de te rendre hommage par l'ouvrage *Canada : derrière l'épopée, les autochtones*, réalisé en collaboration avec Jean-René [Proulx]. Comme je l'ai mentionné à Sylvie, je m'affairais à un écrit dans l'instant de son appel et cet ouvrage était, comme bien souvent, la référence consultée. Puis, une fois remise de ce ravissement, je me suis interrogée à savoir si cette mise en œuvre constituerait un témoignage éloquent de mon profond respect envers un chercheur et un enseignant émérite et, surtout, un ami.

D'abord, si j'ai été tentée de me limiter à cet ouvrage, c'est qu'il éclaire, d'une manière autre, des actes produits et différemment reproduits aujourd'hui encore. Seulement, je ne saurais dire avec certitude ce qui, dans cette part de vous deux, vient de toi. Malgré cela, et Jean-René comprendra également, je l'ai choisi comme point de départ. Toutefois, je l'aborderai sur le plan d'un « j'aurais aimé » pour te dire ce qui me laisse entrevoir chez toi l'intention bonne et profonde qui colore ta vie professionnelle, donc quotidienne, et qui selon moi t'a donné le style qui te caractérise.

J'AURAIS AIMÉ

J'aurais aimé vous observer, Jean-René et toi travaillant ensemble, pour entendre vos discussions et vos dialogues sur les conditions existantes, les enjeux et les pratiques de chaque époque. Pour dire vrai, ce que j'aurais aimé, par-dessus tout et outre la méthodologie, c'est de vous entendre parler des vraies choses, dites et non écrites, qui ont néanmoins participé à engendrer cet ouvrage. Aurais-je aimé entendre vos divergences

Et *Canada derrière l'épopée, les autochtones*? C'est l'échange d'information et la nécessité de comprendre le pourquoi, le comment et le faire savoir. Le tout mélangé à beaucoup de fumée de pipe et au plaisir de travailler avec Rémi.

d'opinion, ces limites que vous avez fléchies, ces situations que vous avez dépassées, ces frontières, toutes temporaires qu'elles soient au-dedans de vous-mêmes, que vous avez déplacées? Assurément, puisque c'est au contact de l'obstacle que surgit le sentiment d'obligation et que c'est en se fondant sur ses valeurs propres que celui-ci disparaît.

Pour tout dire, dans *Canada : derrière l'épopée, les autochtones*, l'obstacle réel n'est pas pour moi embûche, mais dépendance et exigence. Et c'est ce que j'aime le plus ressentir dans cet ouvrage, la manifestation de la marge qui se sépare d'un idéal imposé et de la déficience de sa réalisation pour faire triompher le bien dans le respect des différences. Est-ce devenu un mythe? Un récit fabuleux? Pour les tenants de velléités, assurément. Mais pour ceux qui portent en eux l'énergie de leur accomplissement, ce bien, sous toutes ses formes, ne peut être que fondateur.

En effet, cet ouvrage me raconte une belle et grande volonté. Il me parle en outre de l'affection que tu portes à ton peuple et de l'amitié que tu accordes aux Peuples premiers. Eh oui, d'une plume racine racée, cet ouvrage a été parsemé de mots qui se tiennent debout et dont la station est peut-être trop verticale pour des gens touchés de pusillanimité. Mais ce qui importe en cet instant, c'est que pour moi, qui suis d'origine Kak8chak et Française – aujourd'hui Pieuakamiulnu en tant que Pieuakamishkueu originaire – c'est que tu es un homme de bien dans une société où les préjugés sont tenaces.

Oui, pour moi, être vrai et bien sont des valeurs solidaires en toi. Elles qualifient ton existence. Elles sont, avec celles qui en sont dérivées, les guides de ton audace et de ton courage qui te permettent de dévoiler des vérités inavouées afin d'ouvrir et de franchir certaines frontières. En fait, s'il est toujours difficile, en 2010, de s'avancer au-delà des tabous culturels, politiques et économiques, combien plus audacieux et courageux fut de publier, en 1982, un tel ouvrage.

OUI, J'AURAIS AIMÉ, CAR J'AI VRAIMENT AIMÉ LÀ OÙ TOUT A DÉBUTÉ

C'est-à-dire à l'Université de Montréal, où tes enseignements s'unissaient régulièrement à l'écho du Tambour de mes ancêtres, auquel s'est ajouté le vécu de mes aînés et aînées depuis disparus. De fait, il arrivait

souvent que tes enseignements m'évoquent les réalités vécues par mes ancêtres, des récits riches d'enseignement reçus de nuhkuminanapantsh Malkalet – nekau, Atan, Klishte, Kathelen, Nānā, Ishtel, Magie, Lishapet – la petite et la grande –, nimishapan Shanimash, nitus-satsh Marie-Irène et Yvonne dont j'ai encore à apprendre, tout comme ceux de nimushuminantsh Unishim, Elnesht, Shush et nimushuminanapantsh Pelnul, Piel, Shakishish, Shan, Uanish, Shapatish, mais encore ceux de ma famille. Qui plus est, si tes enseignements me ramenaient souvent à la transmission orale, maintes fois également ils me rappelaient les discussions et les conseils de mes amis et amies québécois m'encourageant dans la défense de nos droits en tant que Peuple premier. En effet, comment pourrait-il en être autrement, puisque nos peuples luttent chacun à leur manière dans la même direction, étant en possession d'une forme de connaissance, que je nomme expérience historique canadienne, dont le rôle si important est à la fois mémoire du passé et promptitude dans l'appréciation du temps présent. Et j'y crois toujours.

Mais, pour revenir aux pas de tes enseignements, je t'avouerai avoir inscrit la mention « vrai et bien » dans mes notes de cours lorsque tes analyses se moulaient aux réalités vécues et, davantage, lorsque celles-ci faisaient partie de l'histoire de mon peuple, de mon historicité. Eh oui, il m'arrivait également que le choix et les décisions, qui engendraient certaines de tes analyses, ne me plaisent pas. Tu le ressentais et je le savais, car, l'espace d'un instant, tu me voilais la lumière et non l'assurance de ton regard. Malgré ce regard décisif, intérieurement je m'entêtais, car mon historicité me parlait d'une version différente des faits décrits. Aussi, m'a-t-il fallu, au début, un temps pour admettre qu'il s'agissait des mêmes faits, mais éclairés par une autre raison. Toutefois, dois-je t'avouer, j'ai gardé longtemps de sérieuses réserves pour certaines de tes analyses.

Je me hâte donc d'ajouter, qu'en réalité, la vérité que je voulais entendre était contenue à un autre niveau dans ces récits. Je mentirais donc si j'affirmais que cet aspect m'est apparu durant mes années d'études. Surtout qu'à cette période j'écoutais d'une oreille méfiante, et ce qui franchissait mes frontières n'était encore qu'un germe, de connaissances, qui s'extrayait doucement de mon historicité, de mes appréciations personnelles.

C'est plutôt en consultant mes notes de cours imparfaites, en y réfléchissant et en me remémorant cette aventure estudiantine que j'ai compris ce que je cherchais comme savoir, c'est-à-dire quand le cheminement de mes motivations militantes était des préférences relatives, des renoncements progressifs ou des réussites mitigées dans ma recherche du mieux-être

pour les miens. Sur ce retour, j'ai compris que, toi, tu m'enseignais comment et pourquoi le quand survenait. Plus encore, tu m'avais offert ma liberté mais, moi, j'ai préféré parcourir le temps.

De fait, ne te l'ai-je pas démontré – à toi comme à Marie d'ailleurs – lors d'une conférence? Oh que oui, dirait ma grande sœur. En effet, à cette conférence mémorable, j'ai révélé combien j'étais prise dans le jeu complexe des émotions et des sentiments que ces réalités éveillaient en moi, indignée par la poussée des tendances de chacun, atterrée par les rémanences des choix passés et encore imposés, prisonnière du poids des habitudes et plus encore. Certes, j'aurais pu être forte de mes connaissances sensibles, mais le chemin de ma liberté était encore beaucoup trop perturbé par les expériences historiques canadiennes qui m'avaient été transmises, qui se renouvelaient fréquemment et en diverses manières.

Je me suis donc retirée pour établir ma paix intérieure afin d'apporter une réelle contribution au mieux-être des miens. Émergeant, peu à peu, du chaos qui m'habitait, j'ai compris que je devais m'approprier correctement les mémoires reçues et les transmettre aux prochaines générations afin qu'elles puissent se les fonder, elles aussi. Non, la transmission ne va pas de soi et encore moins lorsque l'on en est séparée pour diverses raisons. Sur ce, je dirais que les différentes scissions, qu'elle a subies, ont fait beaucoup plus de tort qu'il en est dit.

Depuis, je trie les récits reçus pour trouver et définir le plus encore des générations passées et présentes et l'inscrire avec des mots verticaux. En effet, je veux le sortir de l'ombre, l'abstraire et le situer dans le contexte concret et vivant au sein duquel il prend naissance, grandit et engendre du plus encore. Et j'en suis là, à dénouer ce nœud qui nous empêche trop souvent de vivre pleinement des moments précieux, comme ceux que nous avons partagés.

Voilà, je pourrais relater davantage de cette période, mais je terminerai cette section en exprimant simplement ceci : c'est en partie grâce à toi, Rémi – et permets-moi de mentionner l'autre partie, Jeanne-Mance (Shanimash) Charlish, feu ma grande sœur –, que j'aspire à parfaire ce conditionnement complexe qui me permettra de ramener prudemment en moi, en nous, ce qui un jour nous fut enlevé pour que se comprenne ce qui y fut déposé. Espérant que l'écrit qui en découlera sera également, comme vos écrits l'ont été pour moi, un appel à suivre le pas qui s'est soulevé pour avancer. Et pour y arriver, j'écirai, avec cœur, le présent de chaque pas, car à chaque pas son présent. Surtout que, pour

nous, Piekuakamiulnuatsh originaires, les pas des temps passés nous sont désormais comptés.

OUI, J'AI VRAIMENT AIMÉ ET ENCORE, JE TE DIS PAS

En effet, les mots me manquent pour décrire tout ce que tu as bousculé pour déposer en moi de nouvelles connaissances. Aussi, ne vais-je que résumer ici, en de grands traits, afin de te dire ce qui, selon moi, caractérise ton style. Tu y comprendras donc que, si tu m'as enseigné, tu m'enseignes ici encore et le feras toujours, c'est certain.

D'abord, les valeurs et les libellés de valeurs, qui se dégagent de cette lettre, profilent, en outre, l'adéquation entre ce que tu fais et ce que tu dis. Sans toutes les énumérer, je dirais, à juste titre, que tu es un pilier de valeurs, par les valeurs que tu as accueillies quotidiennement jusqu'à maintenant. Elles émanent entre autres de tes textes, de tes attitudes et de ton comportement. En ce sens, j'exprime donc que tu as su faire preuve d'une ouverture d'esprit de plus en plus grande.

J'emprunte quelque peu à Paul Ricœur en disant que tu es une belle orientation qui se connaît et à connaître. Il en est ainsi, car tu es authentique. Dirait-il que tu es responsable des raisons ou des motifs qui m'obligent à réorganiser et à donner sens aux connaissances reçues? C'est sûr. Car, en tant qu'enseignant, d'une étudiante tardivement revenue aux études, tu m'as donné les moyens les plus appropriés pour comprendre pourquoi et comment le donné a été déposé en moi et que faire avec ces connaissances. Sans oublier que c'est en pensant à toi, en réfléchissant sur tes écrits, que je parviens souvent à dépasser la facilité ou le simple conformisme social pour parvenir à me hausser au plan de la justification et des raisons d'agir. Certes, il me reste du chemin à parcourir, mais je tenais à le souligner, car ce dessein cordial me permet de te dire combien l'ensemble de ton œuvre m'emporte très loin du politiquement correct.

Pour expliciter cette obligation, je dirais simplement qu'en voulant réaliser ma pleine définition, je me suis heurtée à ce principe plus d'une fois. Dans les faits, en travaillant sur certaines zones grises, j'ai pris conscience des autres principes qui me font avancer et de ceux qui m'empêchent d'être. Parmi ces derniers, il y a celui du politiquement correct. Or, pour moi, dire ce que l'autre veut entendre, en omettant volontairement ce qu'il ne veut entendre, c'est ajouter du malheur au monde. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour laquelle l'ouvrage *Canada : derrière l'épopée, les autochtones* est ma référence de prédilection.

En effet, *Canada : derrière l'épopée, les autochtones* et l'ensemble de ton œuvre ne sont pas issus d'une intention qui se met à l'abri, qui recherche une sécurité, qui cache une peur de responsabilité derrière ce qui est communément accepté. Oh que non, ajouterait ma petite sœur. Surtout, si l'on considère que le principe du politiquement correct supprime l'effort d'abstraction, d'invention, d'originalité et, donc, marque l'incapacité de la personne à assumer son propre jugement. Je suis sans doute un petit peu trop radicale, mais pour moi une personne qui endosse ce principe admet elle-même la superficialité de ses choix et de ses décisions. À moins qu'elle n'ait une mauvaise définition de la prudence intellectuelle, prudence intellectuelle que tu possèdes d'ailleurs, endosser ce principe c'est affirmer sa paresse de penser les faits.

Non, cette parenthèse n'était pas fortuite, tu t'en doutes bien. Je l'ai inscrite pour te dire que plus qu'authentique, tu es éthique. Je ne saurais donc en dire davantage s'appliquant à chaque situation, mais il est certain que, si le politiquement correct ne peut atteindre la cheville de l'éthique, elle n'atteindra jamais la grandeur d'une authenticité éthique. Et c'est cela, ton authenticité éthique, qui caractérise ton style.

Oui, tes enseignements et l'ensemble de ton œuvre me parlent de ton authenticité éthique. Car tu es d'abord, pour moi, un homme qui a le respect de ses valeurs et de ses croyances. Ce faisant, comme tu es bien avec toi-même, tu l'es avec les autres. Tu es uniment un anthropologue qui possède le regard d'une conscience soutenue par la volonté du bien et l'accueil des valeurs. Cela étant, tu es un chercheur qui conçoit en fonction du vrai et du bien pour t'engager justement et fermement en fonction de tes objectifs. En fait, tu procèdes d'une prudence intellectuelle : prudence que je réduis énormément, en ajoutant simplement que tu es bien avec tes choix et que tu assumes très bien tes décisions. Tu es toujours un enseignant, car l'authenticité éthique dont tu fais preuve en tout temps encourage tes étudiants, à jamais tes émules, à jeter davantage de lumière sur leurs aspirations personnelles. Tu es de surcroît un écrivain qui assume, avec lucidité et courage, sa propre existence du fait que tu as toujours eu l'ambition d'être de ce monde et d'y survivre en te constituant un juste rapport avec ta finalité et en le concrétisant à chaque étape. Qui plus est, dans ton ouvrage *La Forêt vive*, pour qui connaît ton travail sur les récits fondateurs du peuple innu, ton authenticité est marquante. En effet, pour moi, un homme qui se permet de rasseoir ses propres acquis, fait preuve d'une très grande authenticité. Oui, tu es un homme vraiment bien, mais d'abord et avant tout un ami sincère et loyal.

Tout cela pour te dire que c'est dans tous les détails de ta vie professionnelle et quotidienne que ta conscience droite, ferme et fidèle apporte le cachet de la perfection. C'est d'ailleurs sur elle avant tout qu'est basée la confiance que j'ai en toi : elle est comme le nœud et la garantie de toutes les autres valeurs et vertus indispensables. Sans insister davantage, j'ajouterai simplement qu'en fait, tu as su jeter de la lumière sur mes connaissances et m'en transmettre, sans faire pression sur ma liberté.

Voilà, j'arrête ici car, dans la variété des combinaisons possibles entre ces vertus et ces valeurs, plus celles qui en sont dérivées et y sont implicitement inscrites, je crains, faute de temps et d'espace, de froisser la modestie qui t'honore (si ce n'est déjà fait). Et pour tout te dire, j'éprouve un trop grand émoi pour continuer. Aussi, lirai-je avec attention tes amis et amies pour connaître ou reconnaître d'autres combinaisons qui me seront inestimables dans la démarche entreprise.

Effectivement, voilà tout plein de « je t'aime » que j'aimerais dire à nouveau en peu de mots... Et je peux, d'un clin d'œil, te les redire en trois mots... Je te vois.

Nil u, Mali-An,

Marie-Anne Tremblay
Mashteuiatsh, Pieuakamiu (Lac Saint-Jean)

Mémoire vive et cœur battant

Nelcya Delanoë

ANNÉE APRÈS ANNÉE, des années durant, je suis allée aux États-Unis sans jamais passer par le Canada. Étudiante fauchée, enseignante débordée, chercheuse fauchée et débordée, je n'avais pas le temps, pas l'argent et ça n'était pas le sujet. Cela dit, à l'époque (années 1970), personne ne voulait entendre parler de ce sujet – « L'acquisition des terres indiennes par le gouvernement fédéral américain, 1776-1981 » – et je dois à un Professeur de littérature américaine d'avoir pu soutenir un doctorat d'État sur l'histoire américaine. Et je dois à François Maspéro, grand éditeur fauché et débordé mais tenace, que cette thèse ait pu devenir *L'Entaille rouge*, livre à belle et luisante couverture illustrée d'une gravure où William Penn s'entretient avec de nobles Indiens sous des arbres majestueux.

À ma grande surprise, ce livre a trouvé très vite, lui, le chemin du Québec et j'ai appris peu après qu'on m'attendait à Montréal – des journalistes et des chercheurs francophones que la question des terres des autochtones et de leurs droits ancestraux intéressait vivement. Jusque-là réduites à quelques lectures en bibliothèque, sans confrontation ni remise en question, mes quelques connaissances suffiraient-elles à affronter des voix, des visages, des questions? Saurais-je seulement faire face? Si j'avais beaucoup lu, je ne savais en effet rien de cet ailleurs américain où des descendants de Français avaient pris les terres des Indiens, ignoraient les États-Unis et demandaient l'indépendance.

L'accueil qu'on me fit me convainquit aussitôt d'avoir atterri dans un monde vraiment nouveau – excitant, chaleureux, vif. Grâce à la fine équipe de Recherches amérindiennes au Québec, puissance invitante majeure, je découvrais des intellectuels attentifs et modestes alors qu'ils étaient des lumières, des chercheurs qui parcouraient les immensités du Québec par tous les temps et soulevaient des montagnes, des Québécois si curieux de savoir ce que les États-Unis avaient fait des Amérindiens qu'ils ouvraient grand leur porte à une spécialiste venue de Paris (pas très bien vus à l'époque, les universitaires parisiens) au lieu de la démolir.

Rémi Savard était au cœur de ce monde-là et c'est ainsi que je fus invitée à parler avec ses étudiants et lui, qui avait pris place sur les gradins. Comme eux, il posait des questions, écoutait, hochait la tête ou souriait, éclatait de ce rire « postcolombien » dont il a le secret, dans un commerce simple, direct et peu magistral, de quoi inspirer la jeune enseignante que j'étais.

Surtout, Rémi était sans cesse à l'affût d'informations et de comparaisons entre l'histoire du Canada, du Québec en particulier, et celle des États-Unis. Ce Québécois-là œuvrait à déterrer et faire connaître la vie et l'histoire des Autochtones depuis l'arrivée des Européens. Cette mise en évidence d'un amont historique et politique tombait comme un cheveu sur la soupe en cette période de souverainisme québécois. Ainsi parlions-nous des paradoxes nord-américains avec passion et crainte.

Le débat méandrait à découvrir le temps et l'espace étatsuniens et, avec eux, la tribu la nation la bande, les nouveaux venus les premières rencontres les occasions manquées, la conquête les États-membres l'État fédéral, son anti-colonialisme comme déni colonialiste, son système démocratique et sa séparation des pouvoirs comme mode d'émancipation mais aussi d'exclusion mortelle et maquillée aux yeux des maquilleurs. Rémi avait l'art d'écouter puis de recouper, de faire des rapprochements avec le Canada, le Québec, d'établir des différences puis de relancer, une manière d'hospitalité pour le discours et

la pensée d'autrui qui fécondait en retour et cette pensée et ce discours. Où avait-il donc appris cet art ?

À lire ses ouvrages, particulièrement *La Forêt vive*, qui est mon préféré, je me dis que celui qui, certes de haute culture, a écouté et lu et relu avec une telle perspicacité tant d'histoires et de récits sous la houlette d'Innus, par exemple, doit peut-être à ces amis d'en avoir appris quelques us et coutumes, dont l'art de l'échange. Pour ce faire, point ne suffit d'avoir, comme lui, compris et aimé Lévi-Strauss, Zumthor, Boas, la Bible ou Gilgamesh... Il y faut me semble-t-il cette mémoire vive, celle de l'écoute que vivifient et la conscience et la lecture du monde écrit, et ce cœur battant, celui qui sait la tragédie mais aussi l'espérance derrière ce savoir.

Rémi Savard a engrangé à vif et au long cours le savoir des Innus dans l'espoir ultime, en ce début de ^{xxi}^e siècle, que les non-autochtones mesureront ce qui se cache derrière la forêt vive. Ainsi échapperaient-ils à une malédiction, celle de devenir « les orphelins d'une certaine Amérique ». L'ampleur de la cueillette et la force de la réflexion de Rémi Savard nourrissent l'intensité de cette espérance, à la fois pari sur les hommes et confiance raisonnée en l'avenir. Ce dont je le remercie.

Un homme comme il y en a peu

Chef « One Onti » Max Gros-Louis

J'AI RENCONTRÉ RÉMI SAVARD pour la première fois sur la Basse-Côte-Nord, au début des années 1970. Il demeurait chez les Innus de La Romaine et de Saint-Augustin. J'ai tout de suite vu qu'il ne traînait pas sa chambre d'hôtel avec lui. Il vivait avec les Innus, dans leur maison, dans leur tente, sur leur territoire, dans le bois.

Quand je parlais avec lui, je comprenais ce qu'il disait. Il n'avait pas un langage savant d'universitaire. J'ai bien vu, plus tard, que ses livres, sa pensée montraient qu'il avait bien compris la vie des Innus.

Il est devenu indispensable pour les Indiens par ce qu'il a dit, par ce qu'il a écrit. Il n'était pas isolé dans son monde de Blancs. Il avait pénétré notre monde.

On aurait de la misère à en faire un autre comme lui.

[Mars 2011]

Mon cher Rémi,

Les gens peuvent sortir du trafic, les idées continuent de circuler. Souvent on a l'impression qu'elles tombent dans l'oubli et disparaissent. C'est sans doute ce que tu penses et tu crois peut-être que c'est le sort qui est réservé à tes propres idées.

Rémi, je peux te garantir, en toute connaissance de cause, que ce n'est pas le cas.

Plusieurs, comme moi, se souviennent de ta précieuse collaboration aux différentes activités de l'Association des Indiens du Québec, puis à celles du Conseil Attikamek-Montagnais ; de ta présence au Collège Manitou (à la La Macaza), aux manifestations sur les rivières à saumon et en combien d'autres occasions où tu nous as accompagnés durant toutes ces années.

Tu as semé, c'est maintenant le temps des récoltes et, pour nous, celui de te dire toute notre appréciation et notre gratitude.

En effet, après plusieurs décennies d'engagement auprès de tes étudiants, des Premières Nations, du public en général – que ce soit par tes interventions verbales ou écrites –, tu portes un bagage important, une abondante source d'inspiration dans laquelle on peut puiser constamment. Tu sers de référence et tu rappelles à l'ordre les nombreux politiciens et leaders de tous horizons.

Aujourd'hui, le traitement des questions reliées aux premières nations fondatrices de ce pays se fait incontestablement avec plus de respect, plus de justice et davantage de dignité qu'il y a une trentaine ou une quarantaine d'années. Et tes enseignements ont certainement ramené beaucoup de monde sur la bonne voie.

On peut constater, et ce, depuis plusieurs années, un grand changement dans les mentalités. Tes interventions ont porté leurs fruits, pas seulement dans les esprits mais aussi sur le plan pratique.

Le chemin parcouru est considérable. Il est impossible de revenir en arrière.

Rémi, je te lève mon chapeau et je suis prêt à partager quelques plumes de mon panache avec toi.

Avec tout mon respect, ma reconnaissance et mon amitié,

Aurélien

[avril 2011]

Aurélien Gill a été vice-président de l'Association des Indiens du Québec, président du Conseil Attikamek-Montagnais, chef de Mashteuiatsh et membre du Sénat canadien

Pour Rémi

J'étais adolescente la première fois que je t'ai rencontré. C'était chez mon père, Mathieu André, à Schefferville. Mon père disait qu'il te considérait comme un grand ami malgré votre différence d'âge. Il disait que tu avais du respect pour les nôtres et que tu as fait beaucoup pour qu'on nous reconnaisse en tant que peuple. Mon père, quant à lui, avait le même respect pour toi.

Plus tard, je me suis mariée et j'ai su que tu étais au nombre des invités. Ce fut un honneur de te savoir présent en cette journée importante. J'ai appris que cette même journée fut spéciale pour toi aussi car c'est à ce moment-là que tu as fait la connaissance de Marie qui est devenue ta compagne de vie et la mère de tes deux merveilleux fils.

Quand tu revenais parmi nous, tu savais que tu étais toujours bienvenu chez moi et que je t'aiderais à rencontrer ceux que tu voulais voir. J'ai encore en mémoire notre dernière rencontre. C'était à Schefferville, tout comme la première fois que je t'ai vu. Il faut croire qu'en l'absence de mon père, c'est Tshakapesh qui nous a réunis*.

Au cours de cet événement, tu as réveillé la conteuse qui dormait en moi. J'aimerais t'en remercier. Aujourd'hui je m'inspire de tes conseils. Je n'ai pas peur de transmettre tous ces *atanukans* que mes parents nous racontaient. Et c'est grâce à toi. Je me rends compte de l'importance que tu as eue pour nous, les Innus. Tu nous as aidés à sauvegarder notre richesse.

Lorsque, tout comme mon père l'avait fait, tu nous as dit que ce voyage à Schefferville était ton dernier, je croyais entendre mon père. Et maintenant je te vois dans ton fils François. Je sais, au plus profond de moi, qu'il marchera dans tes traces.

Ton amie Brigitte

[Message de Brigitte André, pris en note par Joséphine Bacon]

* Brigitte André fait ici référence à un événement organisé par Mme Marguerite André afin de faire connaître le récit de *Tshakapesh*. Les Aînés réunis à Schefferville étaient invités à conter leurs versions de ce récit. Rémi Savard, connu pour sa compilation d'une cinquantaine de variantes de ce texte oral (*La Voix des autres*, L'Hexagone 1985) et pour ses talents de conteur, fut invité à participer à l'événement.



Brigitte André lors du Festival Innu Nikamu, août 2010
(Photo de Pierre Lepage)

Cher ami,

Je suis très heureux que l'occasion me soit fournie de souligner de façon spéciale ton engagement dans le dossier autochtone. Cette reconnaissance à ton égard est arrivée bien tard. Il faut dire que parler des sauvages, des Indiens, des aborigènes, des autochtones et enfin des Innus et Mohawks n'a jamais été rentable auprès de tes concitoyens et n'a jamais soulevé un enthousiasme délirant.

Je suis convaincu que tu as joué un rôle important sur la scène publique et dans l'opinion publique québécoise en facilitant la compréhension de la problématique autochtone et en suscitant des débats sur le droit des autochtones de se gouverner eux-mêmes ainsi que sur la nécessaire reconnaissance des droits ancestraux des Premières Nations et des Inuits du Canada.

C'est drôle que la rencontre d'un grand ami reste floue dans ma mémoire, mais je pense que c'était vers 1975, lors du tournage de *Ntési nana shepen* ou peut-être de *Ninan Nitassinan*¹. Tu étais à Schefferville, avec Arthur Lamothe, et tu venais à la maison rencontrer mon père Mathieu André, reconnu comme une personne connaissant le territoire et la culture des Innus et maîtrisant leur histoire.

Notre maison à Schefferville était un lieu de rendez-vous pour les vieux chasseurs et trappeurs. Je vous servais parfois d'interprète. Arthur Lamothe et toi passiez des heures à écouter et à poser des questions et nous étions fascinés par les aventures de ces chasseurs et de ces trappeurs d'un autre temps.

La première fois que je t'ai vu, j'ai demandé à mon père qui tu étais. Il m'a répondu que tu étais un mesureur de têtes d'Indiens. C'est comme ça que les Indiens appelaient les anthropologues. À cause de Frank Speck qui était venu à Sept-Îles dans les années 1930 et qui mesurait les têtes des Indiens.

Moi, j'étais fasciné par les histoires de mes aînés parce que je rêvais d'être un grand chasseur mais toi, tu comprenais que c'était important de conserver ces témoignages par écrit ou à l'aide d'enregistrements. Tu comprenais l'importance des témoignages sur ce mode de vie qui tirait à sa fin, l'importance de toutes ces connaissances et de ce savoir qui allaient disparaître bientôt.

Tous ces gens étaient des conteurs extraordinaires, j'imaginai tout ce qu'ils nous contaient : les sentiers des portages, la forme des lacs, les pointes, les roches sur l'eau, les descentes de rivières, les montagnes, les beaux paysages, la grosseur des poissons, le troupeau de caribous, les scènes de chasse.

Je te vois encore assis avec Jérôme St-Onge et ses fameuses histoires, ses aventures. Il y avait aussi Marie,

sa femme, toujours soumise et qui riait de ses histoires ; Antoine Dominique, un des grands conteurs de légendes, avec ses mimes en plus ; Joseph Jean-Pierre, avec ses histoires de chasse, et Papane Caroline Thernish, ton autre traductrice. C'étaient des moments privilégiés que nous passions ensemble avec les vieux d'une autre époque, toi comme professeur d'université et moi comme finissant au baccalauréat en administration. Dire que je fréquentais déjà les vieux ! Mais, comme je le disais à ta blonde dernièrement : « Ne me compare pas à Rémi, on n'est pas de la même génération ! »

C'est cet intérêt pour l'histoire et les légendes qui a développé notre amitié tout le long des années. À chacune de tes visites, après que j'eus déménagé à Sept-Îles, tu me contais des légendes qui venaient de la Basse-Côte, celles que tu avais entendues de François Bellefleur à La Romaine, et moi, je te racontais les légendes de ma mère. Nous avons aussi discuté de politique provinciale et, beaucoup, de l'indépendance du Québec ; nous avons discuté de politique fédérale et, beaucoup, de la Loi sur les Indiens, des conseils de bande et de la vie dans les réserves. Tu m'as appris le fonctionnement du « système des Blancs », comme on disait dans le temps, et l'importance des tribunaux dans la reconnaissance des droits autochtones, et tu m'as appris aussi quels sont les principaux enjeux politiques pour les Premières Nations.

C'était à cette époque-là, aussi, que l'Association des Indiens du Québec revendiquait les droits des autochtones et la reconnaissance de ces droits. J'ai l'impression, avec le recul, que les Indiens n'avaient aucun droit reconnu en ces temps-là. Les Affaires indiennes administraient tout dans la réserve : le statut, l'éducation, le budget, les services sociaux... et l'Indien n'avait aucun mot à dire.

Nous n'avions pas accès à nos rivières pour pêcher le saumon, il fallait cacher nos fusils et nos pièges quand on partait dans le bois et il ne fallait surtout pas déranger les compagnies qui exploitaient nos ressources.

Je me souviens que tu es venu à Schefferville avec Max Gros-Louis et Aurélien Gill. Pendant votre séjour, un conflit s'est déclaré entre les travailleurs indiens et la compagnie Iron Ore à cause d'une clause de la convention collective qui empêchait les Indiens d'avoir accès à des postes plus spécialisés et plus rémunérateurs. Les travailleurs indiens avaient déclenché une grève et la compagnie voulait tous les congédier. Max Gros-Louis t'a envoyé pour faire une enquête et aider les travailleurs indiens. Et au terme de ce conflit, l'Iron Ore a donné raison aux Indiens. C'était une première victoire qui t'a permis, je pense, de gagner leur confiance et de la garder jusqu'à aujourd'hui.

Ensuite, il y eut le dossier de la pêche au saumon. Jusqu'à la fin des années 1970, les Innus n'avaient pas accès à cette ressource. Les plus belles rivières, comme la Mista-shipu (Moisie), la rivière Mingan, la Natashquan, la Olomane, étaient réservées aux membres des clubs privés. Paul-Émile Fontaine, qui était alors le chef d'Uashat et de Mani-Utenam, a fait appel à tes services et t'a demandé de voir comment les Innus pourraient s'organiser pour avoir accès aux ressources de ces rivières. Il faut se rappeler qu'en ce temps-là la reconnaissance des droits des autochtones n'était pas le point fort des gouvernements du Québec et du Canada, ni davantage des tribunaux.

Les premières interventions de la Sûreté du Québec et des agents de la Faune ont eu lieu à la rivière Moisie, puis à Ristigouche et sur les rivières de la Basse-Côte, surtout la Natashquan et la rivière Olomane.

Les interventions de la Ligue des droits et libertés, l'enquête de tes étudiants sur la rivière Natashquan et tes nombreuses interventions dans les journaux, dans les postes de radio et lors de forums et de colloques ont certainement favorisé une certaine baisse des tensions. Celles-ci étaient palpables pendant ce que l'on a appelé la « guerre du saumon ». Je te soupçonne même d'avoir mis ton grain de sel dans la politique du Parti Québécois et d'avoir plaidé pour le « déclubage » des rivières.

C'est au cours de cette période que tu as rencontré l'un de tes grands amis, Eugène Vollant, qui t'a demandé de t'occuper du dossier de son fils trouvé mort, ainsi que Moïse Régis, sur la rivière Moisie. Tes efforts et ta patience auront permis la tenue d'une enquête publique. Que de temps tu as consacré à ce dossier ! Malgré les conclusions décevantes de cette enquête, Eugène t'aurait certainement dit « Merci » et moi je te dis « Merci, pour Eugène et pour tous les Indiens ».

Je crois sincèrement que les actions des groupes de défense des droits et celles des hommes et des femmes de bonne volonté, comme toi, ont contribué à l'avancement des droits des Premières Nations et des Inuits.

Garde ton sens de l'humour et ton ironie typique des Innus ainsi que ton habileté de conteur qui te vient probablement des vieux chasseurs innus.

Je suis fier d'avoir un ami comme toi,

Nuk Antane (Luc André)

Note

1. *Ntesi nana shepan / On disait que c'était notre terre* (quatre films) et *Ninan Nitassinan / Notre terre* ont été tournés par Arthur Lamothe au cours des années 1970.

Dans un lieu grand

J'ai perdu ma mémoire

Dans mon errance

J'ai trouvé des images

Des mots contés

Je découvre un sens du monde

Privée d'un grand-père

Je ne suis pas allée dans la forêt vive

Je t'ai connu

Tu sais les mots des grands-pères

Je m'assois

Je t'écoute

Mon identité m'est redonnée

Bibitte (Joséphine Bacon)

L'aventure de *Carcajou*

Arthur Lamothe

RÉMI SAVARD, CONTESTATAIRE, je l'ai connu. À l'époque, la contestation était à la mode... Ça se portait bien. Et je l'approuvais. Mais que c'est loin tout ça ! J'étais très ami alors avec certains membres de sa famille. Si je me rappelle bien, Rémi, professeur à l'Université de Montréal, était sur le point de donner sa démission et de quitter le département d'anthropologie. Il allait partir un an plus tard chez les Montagnais (aujourd'hui appelés Innus). De mon côté, j'avais pensé aller filmer cette dernière grande chasse collective aux caribous à laquelle il participa et aussi ses conversations avec les Innus de la Basse, la Très-Basse-Côte-Nord, à Saint-Augustin (aujourd'hui Pakutshipit). Je ne savais pas encore que j'y reviendrais mais que je ne pourrais plus filmer cette chasse collective où l'on partage les captures suivant un mode collégial... Bien sûr, Rémi trimballait partout son magnétophone, mais avoir des images... mon rêve ! Reporté à plus tard, jusqu'à ma série de films *Carcajou* et *le péril blanc*.

Carcajou et *le péril blanc*, ce fut à ce moment que nos relations commencèrent à vraiment prendre forme. Tout



Arthur Lamothe, Rémi Savard et Antoine Malec à Natashquan, 2005
(Photo prise par Nathalie Gressin)

d'abord par l'écriture. J'avais soumis deux projets de série de films à Radio-Canada, au Service du film, dirigé par Réal Benoît : un premier texte inspiré par les poèmes de Gaston Miron, qui traitait de la nation québécoise et de ses habitants, et un deuxième sur les Montagnais, tels qu'on les nommait à cette époque, et qui faisait suite, en quelque sorte, à l'un de mes précédents films : *Le train du Labrador*. Réal accepta le deuxième car il connaissait mes idées souverainistes, qui l'inquiétaient. Ce fut un départ « en trompette ». J'engageais Rémi comme principale caution universitaire et il m'aida à rédiger le projet.

Mais parlons de ce que Rémi m'a apporté au fil des ans dans l'élaboration du projet. Bien entendu, à Sept-Îles, il me présenta Christine Volland et sa famille, qui me furent d'un immense secours. Et aussi les Innus de Saint-Augustin et de La Romaine (Unamen-shipu) avec qui j'ai pu tourner trois films... Mais je dois dire qu'il n'essaya jamais de m'influencer dans mes choix strictement cinématographiques, que ce soit celui des lentilles, de la place de la caméra, ou autre. Par contre, nous partageons des idées similaires sur la place des Innus face à la société dominante. Cela devint flagrant lors du tournage effectué à Natashquan. Je n'étais pas le producteur du film et fus scandalisé par les comportements de l'équipe de production... Je suis redevable à Rémi du mémoire qu'il écrivit à l'Office national de film (ONF), dans lequel il prit courageusement ma défense.

Cela étant dit, Rémi gardait son indépendance. Dans presque tous les tournages, il disparaissait avant la fin et

parfois ne venait même pas y assister, comme ce fut le cas durant un long hiver à Schefferville (Matimekush). Et même à Natashquan, malgré le soutien qu'il m'a assuré. De toute façon, je l'ai toujours laissé juge de l'opportunité de sa présence. Il avait son propre travail et ses engagements personnels. Ce fut un bon compagnon, toujours attentif à mes désirs, prévenant et fidèle à l'amitié qui le rattachait et le rattache toujours aux Innus.

À lui-même et à sa pensée, j'ai consacré un film, *Pakua-shipu*, tourné à Saint-Augustin, sur la rive ensablée de la rivière du même nom, dans la dernière localité innue où l'on construisit des maisons. Je me rappelle qu'il me parlait de la courte vue du responsable du projet de construction. Ignorant comme toujours le passé et l'histoire de la com-

munauté, celui-ci avait dessiné un plan « fonctionnel », pour ne pas dire grotesque, de maisons identiques – seule la couleur de la peinture pouvait changer – édifiées sur une ligne tirée au cordeau, en tracé absolument et rigoureusement droit. On ne tenait pas compte des forces qui agitent toute société, que ce soit celle des autochtones ou celle des conquérants. Ainsi on retrouve, d'un bout à l'autre du Canada, des unités d'habitation pour les Indiens identiques, semblables dans leur construction, dans leur aménagement intérieur, dans la forme de leurs placards ou de leurs tablettes, dans tout. De cette façon l'Indien pourrait déménager, changer de province, il ne serait jamais dépaycé, il retrouverait partout son habitat, sa réserve avec ses maisons partout similaires, ses commutateurs à la même distance de la porte ou du plancher !

Partout, à Betsiamites comme à Sept-Îles, à La Romaine comme à Schefferville ta présence et ton engagement dans le projet le validait, si le besoin s'en faisait sentir. Ta présence à mes côtés fut une joie, pour moi irremplaçable. Te rappelles-tu, Rémi, ces tournages à Schefferville avec Eugène, toujours farceur, et Mathieu, toujours placide et sentencieux, sous la tente de Christine ou de Delima ou de Pinamesh où nous éclatons de rire ? Car ce fut une aventure heureuse.

Cher Rémi,

Quelle chance j'ai eu de te rencontrer!

Si ça n'avait été de notre ami Arthur Lamothe et de son projet de documentaire sur les Montagnais du Nord-Est québécois, ce ne serait peut-être jamais arrivé. Arthur s'était référé à toi en tant qu'anthropologue et professeur émérite connaissant déjà très bien les Montagnais de la Côte-Nord et de la Basse-Côte-Nord.

Il ne se doutait pas du cadeau qu'il nous faisait, à ma sœur Rolande, à notre amie Bibitte et à moi. Il nous a permis de remonter dans le temps en nous faisant traduire et relire les légendes de notre nation que tu avais si bien analysées et écrites. Nous avons eu le privilège de voir et d'entendre des bouches mêmes de nos conteurs, Messieurs Pierre Peters et François Bellefleur, leur vécu, leurs connaissances et leur grande sagesse, et tout cela à travers le cinéma. Qui aurait cru que ces intermédiaires nous seraient utiles un jour...?

Si, aujourd'hui, nous sommes devenus ceux que nous sommes, c'est en partie grâce à toi. Tu nous a éveillés à l'existence de nos origines, de nos racines et de notre histoire.

Nous ne balbutions plus, Rémi, nous nous affirmons à voix haute maintenant, dans notre propre langue et dans la vôtre. Pour tout cela, cher ami, je te dis : Merci !

Salutations et au plaisir de se revoir,

Thérèse Rock-Picard,

Betsiamites

***« Rémi n'est jamais allé à l'hôtel.
Chez moi, ce n'est pas un château
mais la porte lui est toujours
ouverte. »***

Entretien avec Antoine Malec*

ANTOINE MALEC, Innu de Nutashkuan, dit fièrement qu'il est père de 12 enfants, 30 petits-enfants et 28 arrière-petits-enfants. Au moment où il a rencontré Rémi Savard au milieu des années 1970, Antoine était chef de sa communauté. Il a contribué à cette époque à la création du Conseil Attikamek-Montagnais, un organisme qui allait représenter les intérêts des communautés innues du Québec et des trois communautés attikameks. Le frère d'Antoine, Edmond Malec, a été particulièrement actif dans le dossier des rivières à saumon après son élection au poste de vice-président du Bloc de l'Est du nouvel organisme.

Au moment de la « guerre du saumon », les Amérindiens avaient la réputation d'être des braconniers qui pêchaient la nuit pour se livrer au commerce du saumon atlantique. À cette époque, les Indiens vendaient-ils du saumon à des non-autochtones? En faisaient-ils commerce? Antoine répond avec assurance que l'Indien ne faisait pas d'argent avec la vente de saumon. Il ajoute qu'il n'y avait pas à l'époque de bière et de drogues comme aujourd'hui et qu'un Indien pouvait espérer recevoir tout au plus cinq dollars pour un saumon. « Ça ne valait pas la peine de vendre du saumon, dit-il. Lorsqu'un Indien le faisait c'était pour se dépanner, parce qu'il n'avait pas d'argent. »

Antoine relate que, durant cette période, les relations avec les pêcheurs commerciaux étaient difficiles. Il y avait jadis quatre ou cinq pêcheurs commerciaux qui possédaient des tentures à saumon (filets fixes perpendiculaires au rivage) à l'embouchure de la rivière Natashquan. Ces pêcheurs commerciaux prétendaient que des Indiens venaient piller leurs filets. Antoine assure que cette accusation était non fondée puisque les Indiens ne pouvaient faire ce travail en pleine mer, compte tenu des canots qu'ils avaient à leur disposition. « C'était trop dangereux. »

Puis, Antoine raconte un événement qui a marqué sa vie et qui est survenu au cours de l'été 1975 alors qu'il pêchait la nuit sur la rivière Natashquan avec l'un de ses amis, Edmond Wapistan. Leur embarcation était munie d'un moteur 3 forces. Les deux compagnons avaient

* Les propos d'Antoine Malec, que Pierre Lepage résume ici, ont été recueillis à Nutashkuan au cours de l'été 2010.



Antoine Malec et Rémi Savard à Nutashquan, juillet 2009
(Photo de François Léger-Savard)

tendu un filet en aval de la première chute. Les installations de la pourvoirie Pourchape inc. étaient situées un peu plus haut sur la rivière. La zone où ils pêchaient était en principe réservée en exclusivité à la pourvoirie. Antoine dessine sur un bout de papier la configuration de la rivière. La rivière Natashquan est particulièrement remplie de bancs de sable, et Antoine précise l'endroit où son compagnon et lui étaient stationnés. Il était aux alentours de 11 heures du soir. Soudainement, un canot ayant à son bord l'un des propriétaires de la pourvoirie leur fonce dessus. C'est la collision. Leur embarcation est presque coupée en deux : « Le canot est arrivé en ligne droite et nous a foncé dessus à toute vitesse. Il était muni d'un moteur 25 forces. La nuit était claire et il était impossible qu'il ne nous ait pas vus. C'était intentionnel ! » Antoine ajoute que l'individu est « parti comme un criminel et ne s'est même pas excusé ». Son compagnon et lui ont dû retourner dans la communauté par leurs propres moyens. La collision aurait pu leur être fatale. Antoine, qui est blessé au dos et qui a de la difficulté à marcher, devra être soigné à l'Hôpital de Havre-Saint-Pierre. Et Antoine ajoute que cet incident a vraiment été déterminant. Il a fait déborder le vase et a eu comme conséquence d'accroître la détermination de la communauté à faire respecter ce qu'elle considérait comme ses droits inaliénables.

Antoine mentionne que, grâce à Rémi Savard qui travaillait en collaboration avec le cinéaste Arthur Lamothe, son témoignage sur ces événements a pu être conservé et largement diffusé.

Antoine conclut ce bref entretien en disant à quel point il est fier et heureux de son amitié avec Rémi Savard : « Rémi n'est jamais allé à l'hôtel. Chez moi, ce n'est pas un château mais ma porte lui est toujours ouverte. »

Tshimishta-pushukatitin pitama Rémi.

Ushkat e nishtuapamatan anite tshinishtuapamatiti ut tshimashinaikanit. Ek^u ushkat e natshishkatat tshuitshi-atussemitan ekue tshitishitan : « Tshika tshishpeuatitinau nin ishinakuaki tshetshi matshipan-iek^u kie ma tshetshi matshi-uauinakaniht Innuat. »

Tshimishta-ishpitenimitin kie anite mishue innit eukuan etenimakauin. Niminueniten katshi tain nitinnuiunnat.

Rémi, j'aimerais tout d'abord te saluer.

Au début, c'est grâce à tes livres que je t'ai connu et, par la suite, notre première rencontre eut lieu parce que tu as travaillé avec nous. C'est alors que tu nous as dit : « Je prendrai votre défense si jamais on vous fait du mal ou si on manque de respect aux Innus. »

J'ai beaucoup de respect pour toi, comme tous les Innus, et je suis heureux que tu fasses partie de notre vie.

Nin Tshani,

Jean-Charles Piétacho,
Chef du Conseil des Innus d'Ekuanitshit

[Message enregistré, transcrit en innu et traduit
par Joséphine Bacon.

Merci à Philomène Jourdain qui a fait la révision du texte innu]

Bwana Wemi¹ !

Richard Kistabish

Bwana Wemi¹ !

Nous étions sur la rivière, la Kinojévis. Nous allions vers un pow-wow. Nous étions trois canots en fibre de verre et en toile peints en vert ! Belle photo d'expédition !

Il y avait un « vieux » avec nous. Lui, il connaissait la rivière ! C'était son territoire. On faisait comme s'il était notre guide ! Il a failli mourir, le pauvre. Il s'est fait une toute petite blessure sur son genou droit ! À peine une égratignure ! Mais la rivière était sale – très sale ! Il y avait une mine de cuivre non loin de là ! Elle crachait de la boucane depuis cinquante ans au moins. C'est là qu'il s'est blessé, et tout de suite sa blessure a commencé à lui faire mal.

Un beau matin, ce vieux ne pouvait se lever... Beaucoup de fièvre ! Je pensais qu'il voulait nous jouer un tour.

Quand on lui demandait et redemandait : « Est-ce qu'on est rendus ? Combien de temps encore ? » Il nous répondait toujours : « *Just 8 miles!!!* » C'était long, son « *just 8 miles* » ! Avec Bwana, on en riait, de son *8 miles*. Et puis, on a fini par arriver à l'endroit où on voulait monter notre camp pour la soirée. Mais une chose étrange s'est produite : la rivière s'est mise à couler dans le sens contraire !??? Nous descendions cette rivière... et soudain elle coule à l'envers !!!

Le lendemain matin, c'était sérieux : nous étions à au moins une journée de rame de la route qu'il fallait atteindre pour pouvoir l'envoyer à l'hôpital. Pas de bateau à moteur en vue ! Quel gâchis ! Bwana Wemi aussi était énervé ! Et nous aussi ! En plus, ce guide avait amené sa femme !!! Beau problème !

Mais pour des gars comme nous il y a un « Dieu » : IL nous a envoyé un bateau ! Plus tard nous avons su que ce « guide » est resté trois semaines à l'hôpital : empoisonnement du sang ! Son sang était empoisonné... par toutes les cochonneries qu'il y a dans cette rivière !!! Une petite égratignure !! Le nom de la rivière est « Front de brochet », mais eux ils disent que c'est Kinojévis !

En fait, la raison de notre voyage en canot, c'est que j'étais devenu Grand Chef de la Nation anishnabe². Et dans le milieu politique on parle de droit territorial, de revendications territoriales, de droit ancestral, etc. Je voulais avoir un « logue » pour m'expliquer ce que sont exactement ces DROITS ! Alors Bwana Wemi est venu.

Il parle « notre langue » pour expliquer. Il conte des

« légendes » pour qu'on puisse le comprendre. Il est passionné, convaincu et profondément croyant, je veux dire qu'il croit profondément en nos traditions et en notre culture. C'était la première fois que je rencontrais un « Blanc » qui nous croit, qui est de notre bord !

Durant ce trajet, nous avons eu des discussions sur des sujets comme « les Indiens » et « les autochtones ». Et c'est comme ça que Tessouat est « ressuscité ». Un récit sur les moments de vérité qui ont eu lieu au début de notre « rencontre », à nous, les Anishnabes, avec une autre civilisation. Cet ouvrage, ce travail de recherche sur l'histoire de mon peuple que je lui avais demandé de faire, est un chef-d'œuvre pour un gars comme moi. Il m'apporte de la connaissance, de l'histoire qui colle à la réalité racontée par nos anciens et anciennes³.

Il me sert encore aujourd'hui dans mon travail et dans les contes et histoires que je raconte dans mes conférences.

Merci, Monsieur Rémi Savard, de tout mon cœur !

Notes

1. Ce qui signifie 'Monsieur Rémi' ! *Bwana* est un terme swahili généralement réservé aux Blancs et qui signifie 'Monsieur', 'patron'. [NDLR]
2. Les événements racontés ici se sont passés en 1981. Richard Kistabish a été Grand Chef de la Nation anishnabe de 1981 à 1984, puis de 1987 à 1990. [NDLR]
3. Richard Kistabish fait ici référence à l'essai de Rémi Savard intitulé *L'Algonquin Tessouat et la fondation de Montréal, diplomatie franco-indienne en Nouvelle-France* (L'Hexagone, Montréal, 1996), dont la dédicace se lit comme suit : « À mon ami Richard Kistabish, en souvenir d'une rivière qui, sans prévenir, s'était mise à couler en sens inverse. » [NDLR]

L'indignation au secours de l'histoire

Richard Desjardins

C'ÉTAIT L'ANNÉE DU 350^E ANNIVERSAIRE de la fondation de Montréal. Ça va faire vingt ans l'année prochaine. Le jour de la Saint-Jean-Baptiste, je jouais aux échecs avec un inconnu d'Europe de l'Est dans le parc Lafontaine. Au loin, je pouvais apercevoir les chars allégoriques passer sur la rue Sherbrooke. Cette année-là, chacun des chars mettait en scène une chanson du répertoire québécois, et une des miennes, « Quand j'aime une fois j'aime pour toujours », avait l'honneur d'être interprétée par une belle chanteuse country de Saint-Jérôme, à ce que j'ai su. Tous les chars interprétaient la même chanson tout le long du parcours. Quelle job !

D'où j'étais, j'ai pu reconnaître ma toune. À ce qu'on m'a dit une gang de skinheads nationalo-faschouillards tournaient autour du char en me criant des noms. Tout le long de la parade. Pauvre chanteuse. Et moi qui subis l'échec et mat.

J'étais au centre d'une polémique pas mal virulente. Un mois auparavant, dans *Le Devoir*, un de mes poèmes, « La mer intérieure », avait été publié pleine page avec la notice : « Ce poème inédit est un long réquisitoire, parfois dur et violent, où les mots justice et fierté se conjuguent à un tout autre rythme que celui des fanfares et des parades. »

En quatre-vingts couplets, je raconte le massacre de Lachine mais vu par un Iroquois. Tout le monde de ma génération se souvient clairement de cet épisode pour le moins saisissant. Les bébés embrochés que leurs mamans devaient, le couteau à la gorge, faire tourner sur le feu du foyer. Le mot « Iroquois » est longtemps demeuré synonyme de « cruel » dans les dictionnaires.

Je rappelais qu'un an avant le massacre, en 1688, lors d'une invitation à conclure une trêve, les autorités françaises avaient kidnappé une cinquantaine de dignitaires iroquois et leurs familles au fort de Kingston. Certains finirent galériens du Roi dans le port de Marseille. Des femmes et des enfants furent réduits en esclavage. Depuis un an, on demeurait sans nouvelle d'eux.

Le Devoir a été inondé de messages de gens outrés que j'aie écrit des choses comme :

Quand tu en auras assez de vivre,
quand tu réclamera la paix,
c'est bien facile, t'auras qu'à suivre
la trace de sang que tu as fait.
Chien de Français !

L'écrivain Claude Jasmin, entre autres, m'accusa d'avoir trahi ma race. J'avais décidé de laisser la parade passer, c'est le cas de le dire. Puis un jour mon père m'appela de Rouyn pour s'inquiéter du fait que j'aurais déshonoré ma famille. J'ai pris l'avion aller-retour dans la même journée. Je me revois jouer du piano dans le salon pendant que mes parents, lunettes au bout du nez, lisaient le texte dans le journal et le commentaire de Jasmin. Petite discussion entre eux puis mon père me dit : « C'est rien qu'un p'tit jaloux. »

La polémique s'amplifia jusqu'au jour où Rémi Savard, que je ne connaissais pas, intervint dans *Le Devoir* pour signaler que les faits historiques évoqués dans mon texte étaient véridiques. Une grosse chaudiérée d'eau froide sur le feu de camp. La chicane stoppée nette.

L'élite du Québec savait probablement que Savard consacrait sa vie à reconstituer l'histoire de ceux qui, il y a longtemps, nous avaient protégés du froid, de la faim et des maladies. Ce que nous ne faisons toujours pas à leur égard.

Rémi Savard et les décès d'Achille Vollant et de Moïse Régis sur la rivière Moisie en juin 1977

Alain Arsenault et Ken Rock

NOUS AVONS PARTICIPÉ avec Rémi Savard à la Commission d'enquête décrétée par le gouvernement du Québec en 1997, soit vingt ans après le décès de deux Innus sur la rivière Moisie.

Rémi, à la demande d'un ami, Eugène Vollant, père d'Achille, avait depuis 1978 entrepris diverses démarches pour qu'une véritable enquête soit tenue sur ces deux décès.

Les démarches de Rémi ont toujours été appuyées par la Ligue des droits et libertés.

Ces décès étaient survenus dans un important contexte de confrontation sociale et politique entre les communautés autochtones du Québec et les divers gouvernements.

Avec détermination, pendant plus de vingt ans Rémi a tenté, avec les familles Vollant et Régis, de faire toute la lumière sur ces décès.

Il a su nous guider, à titre d'avocats, dans cette longue enquête et expliquer à tous les enjeux en cause.

Sans lui, l'important travail que nous avons tenté de mener à bien, entre autres sur l'écart entre la « justice » et la

réalité autochtone, n'aurait pu être fait aussi clairement.

Et si notre ami Rémi a fait toutes ces démarches, ce n'était pas pour ajouter une autre étoile à son nom; il désirait faire ce travail pour ses enfants et les nôtres.

Salut Rémi!

Tshinashkumitin, Rémi, eshpish uauitshitau nikanish mak kassinu innuat,



Mémorial érigé en mémoire de Moïse Régis et Achille Vollant
(Photo de Pierre Lepage)

Le Grand Traité de paix contemporain à Montréal le 4 août 2001

Claude Hubert

C'EST EN 1997, lorsque j'ai eu un accident qui m'a immobilisé pendant plusieurs mois, que j'ai décidé de faire avancer la demande d'inscription de mon père, Florian Hubert, en tant qu'Indien au ministère des Affaires indiennes et du Nord Canada. Je croyais alors que cette demande serait traitée et acceptée dans un délai de trois semaines, le temps habituel pour obtenir une réponse d'un service ministériel. Sur le formulaire du Ministère, on demandait d'inscrire un numéro de bande. J'ai alors téléphoné au Ministère pour demander le numéro de bande des Algonquins de Trois-Rivières. J'obtins pour réponse qu'il m'appartenait de le fournir. Cette information n'est-elle pas du domaine public, rétorquai-je? Mon interlocuteur m'apprit, sur un ton sec, qu'il n'en était rien. Je ne lâchai pas prise et je voulus savoir si son ministère n'en avait tout de même pas déjà émis un. OUI! répondit la préposée. Riche de cette précieuse information du Ministère, je me déterminai à entreprendre la lecture de tous les documents et livres relatifs à l'histoire des Algonquins de Trois-Rivières depuis 1600 jusqu'à nos jours. Je pensais que le numéro de bande serait mentionné dès le début de la colonisation. Chose facile!

Deux ans plus tard, en 1999, et jusqu'en 2001, M. Dragan Kolmjenovic, directeur d'Abrimex, une entreprise de formation en employabilité à Drummondville et professeur associé au département de génie des mines de l'Université Laval, m'a donné accès à l'un de ses ordinateurs pour que je puisse entrer les données historiques et contemporaines compilées à ce jour. J'ai alors produit un document de 700 pages sur l'histoire de notre nation. J'ai lu et visionné tout ce qui me passait sous la main afin de trouver toute information pertinente sur nos gens. Ma sœur Lyne Hubert et moi-même avons consulté et reproduit plus de 550 documents des séries RG-1, RG-8, RG-10 des archives du ministère des Affaires indiennes, des archives militaires, parlementaires et de la marine, etc. Je suis également allé chercher du soutien et j'ai travaillé à faire connaître notre cause. J'ai obtenu de l'aide de professeurs de l'Université du Québec à Trois-Rivières pour la lecture et la transcription de vieux manuscrits, j'ai correspondu avec le professeur Ghislain Otis de la Faculté de droit de l'Université Laval. Je me suis adressé à l'organisation non gouvernementale Avocats sans frontières Canada (ASF), dont la mission consiste à soutenir la défense des droits des personnes ou des groupes les

plus vulnérables dans des pays fragiles ou en crise par le renforcement de l'accès à la justice et à la représentation légale. Le Canada n'étant ni en crise, ni un pays fragile, l'ASF ne pouvait nous aider. Aucune aide possible non plus du côté de l'Alliance autochtone du Québec, qui regroupe des personnes d'ascendance amérindienne sans statut indien. Le Barreau du Québec nous a référés à des avocats spécialisés dans les revendications autochtones. Nous avons rencontré Me Paul Dionne de même que deux autres avocats, Me François Robert et Me Paul Yvan Martin. J'ai écrit pour demander de l'aide à madame Esthel Van Der Velde, de l'« Indigenous Project Team » du Palais des Nations unies à Genève. Elle m'a répondu qu'elle avait lu mon document avec beaucoup d'intérêt et le transférait au Haut-Commissariat aux droits de l'Homme, car certaines informations pouvaient leur être pertinentes, J'ai écrit enfin à *Paris Match*, et à *National Geographic* pour leur suggérer la publication d'un article sur nous et pour leur demander une aide afin d'avoir recours à des avocats, historiens et anthropologues.

Comment ai-je connu Rémi? Je percevais comme périlleuses les démarches à faire pour obtenir une rencontre. Je lui ai téléphoné à l'Université de Montréal à deux reprises en 1999 et 2000 sans pouvoir le rejoindre.

Le premier livre que j'aie lu sur l'histoire autochtone du Québec était intitulé *L'Algonquin Tessouat et la fondation de Montréal*. Ma sœur Lyne et moi avions également visionné *La conquête de l'Amérique*, documentaire d'Arthur Lamothe produit en 1992 par l'Office national du film. Les Montagnais y dénoncent le pillage des ressources et rappellent leurs droits tandis que Rémi Savard livre un témoignage sur l'histoire.

Notre première rencontre eut lieu à Montréal le 4 août 2001, lors de la célébration du 300^e anniversaire du traité de la Grande Paix de Montréal de 1701. Ma sœur Lyne Hubert, se trouvant à l'entrée d'un *shaputuan* innu, entendit une voix qui ressemblait à celle de M. Savard dans le documentaire sur la Conquête de l'Amérique. De loin, elle aperçut deux dames âgées et un monsieur de dos, un peu penché vers l'avant, taille mince, cheveux blancs. Elle n'était pas assurée qu'il s'agissait bien de M. Savard, mais à ce moment-là elle entendit l'une des dames dire à l'autre que cet homme était l'anthropologue bien connu. Du haut de ses cinq pieds, Lyne le perdit de vue alors qu'il s'éloignait vers la sortie du *shaputuan*. Il s'arrêta heureusement à nouveau pour saluer des gens, tandis que Lyne se dépêchait pour le rattraper, mais voilà qu'il s'était esquivé de côté. Se faufilant entre les gens, Lyne réussit à le rejoindre et cette fois elle vit son visage : c'était bien notre M. Savard anthropologue ! Comment l'aborder ?

Il avait déjà commencé à échanger avec quelqu'un et il était accompagné de sa famille. Son jeune garçon d'une

dizaine d'années se demandait manifestement qui était cette dame et ce qu'elle pouvait bien vouloir à son père. Mais voilà qu'aussitôt la discussion terminée, M. Savard était reparti. Lyne chercha à nouveau à le rattraper, c'était difficile, car il y avait énormément de gens sur les lieux. Lorsqu'elle arrivait à l'approcher, il était toujours en pleine conversation, seul son garçon voyait la scène et se demandait pourquoi cette dame les suivait et ce qu'elle pouvait bien vouloir à son père ? Lyne profita d'une pause et lui donna une tape sur l'épaule : il se retourna et elle lui dit : « Bonjour, Monsieur Savard. Je me présente : Lyne Hubert, Algonquine de Trois-Rivières. » M. Savard proposa d'aller vers un endroit plus tranquille pour discuter. Il demanda à Lyne : « Mais où êtes-vous donc passés, vous les Algonquins de Trois-Rivières ? Les gens pensent que vous êtes disparus ! » La réponse vint sur-le-champ : « Nous sommes toujours sur place ! » Elle l'informa de nos tentatives infructueuses pour le joindre, et de mon absence ce jour-là pour des raisons de santé.

À cette époque nous voulions discuter avec M. Savard afin d'avoir son avis sur un document de recherche que nous avions réalisé sur l'histoire de notre communauté, les Algonquins de Trois-Rivières (Metabenutin Uinini). Il n'y eut pas de délai après l'échange de numéros de téléphone ! Il nous accueillit très chaleureusement chez lui le 15 septembre 2001, vers 10 heures, le matin. Nous avions préparé une copie de notre document de recherche. Nous avons échangé sur nos savoirs respectifs. Nous sommes partis de chez M. Savard vers 14 heures et il me téléphonait chez moi à Drummondville à 17 heures de cette même journée. Il insista pour souligner l'importance de sortir toute cette information le plus tôt possible car, disait-il, tous les gens se demandaient où nous étions passés. Après une longue discussion, nous nous sommes demandé mutuellement si nous pouvions nous tutoyer et là j'ai compris qui était Rémi. Il prenait le temps d'écouter, d'échanger, de suggérer, de bonifier les informations, cela toujours dans le plus grand respect de l'autre. Mon image du Professeur a vite disparu, l'amitié a émergé.

Rémi m'a proposé de m'aider à écrire, à coudre ensemble tout le savoir que nous avions accumulé jusqu'alors. Ayant travaillé toute sa vie dans le domaine autochtone, il pouvait valider nos dires et compléter l'information que nous avions en main. Rémi m'a alors proposé d'écrire notre savoir, la mémoire des gens qui remonte jusque vers 1840.

Depuis 2001, Rémi et moi travaillons ensemble d'une façon continue sur divers documents. Au solstice d'été 2006, nous avons lancé notre livre *Algonquins de Trois-Rivières, l'oral au secours de l'écrit, 1600-2005*, préface et

postface par le professeur Denys Delâge. Ce livre fut édité par Recherches amérindiennes au Québec, lors du 35^e anniversaire de la revue. Je dois dire que Rémi est une personne qui prend le temps de discuter et d'écouter. Il a rencontré les gens de notre communauté. Il a visionné presque 35 heures de filmage sur la mémoire des aîné-e-s de notre communauté. Il a pris le temps de venir dans notre région pour y voir les différents lieux historiques dont parle l'histoire locale afin de se faire une idée claire de l'environnement physique et de l'habitat. Il aide notre communauté depuis presque dix ans, sans rien demander. Rémi est une personne passionnée de la vie dans tous les sens. Pour moi, il est quelqu'un de grandiose ! Humain, chaleureux, drôle, simple, un homme de cœur, de conviction, mais avant tout c'est un ami avec un grand « A », sur qui je sais que je pourrai toujours compter et avec qui je pourrai toujours partager.

Rémi umenu

Tshinashkumitin katshi tutamin tipatshimun
 Tanite anite uetuteiat
 Tanite anite uetshipaniat
 Ushkat ka takuak ne inniun
 Niminueniten katshi mishituepanitain atanukana
 Katshi nishtuapatakaniti eshpitashkamikat Kanata
 Tshetshi nishtutatishuht Innuat kie Kauapishihit
 Tshinashkumin tshin mak nutaui
 Katshi pimutataiek^u innu-tipatshimun
 Natshishk tshika takuan ne uenutishiu.

Nin Charles-API

Pour Rémi

Merci de nous avoir racontés
 D'avoir raconté qui nous sommes
 D'avoir raconté nos origines
 Heureux que tu aies été le premier à le faire
 Tu as répandu nos atanukans
 Et maintenant notre culture est connue partout au Canada
 Tant chez les Innus que chez les Blancs
 Comme un lien entre nous.
 Merci à toi, merci à mon père
 Vous qui avez fait voyager l'histoire des Innus.
 Cette richesse, grâce à vous, ne mourra jamais.

Charles-API Bellefleur

[Message pris en note et traduit par Joséphine Bacon.
 Merci à Philomène Jourdain qui a révisé le texte innu]

Kuei Rémi,

J'ai d'abord entendu parler de toi comme d'un grand anthropologue. Puis, plus tard, j'ai rencontré Marie, ta femme. Alors, en 2010, quand mon fils Serge m'a dit que tu serais présent à la Rivière George*, j'avais vraiment hâte de te connaître. Ce fut une très belle surprise pour moi de te voir enfin et de te côtoyer.

Tu m'as appris beaucoup quand tu m'as parlé de vos Aînés qui rencontraient les nôtres dans l'intérieur des terres, comme ce fut le cas de ton père par exemple.

J'aimerais te dire à quel point je vous admire, toi et ta famille ; je vois émaner de vous beaucoup de respect. J'ai beaucoup de tendresse pour toi, pour Marie et pour vos deux fils, Gabriel et François. François a été pour nous un élément important dans l'aventure de Mushuau-nipi.

Je sais, au fond de moi, que peu de jours s'écouleront avant que nous nous revoyions.

Iame Rémi,

Élizabeth Ashini

[Message pris en note par Joséphine Bacon]

* Mme Ashini fait référence au séjour-séminaire à la Rivière George organisé chaque été par Aventures Ashini, organisme fondé et présidé par son fils Serge Ashini-Goupil. [NDLR]

D'observateur à observé

Ghislain Picard*, Innu

EN 1977, deux Innus de la communauté de Uashat mak Mani-utenam, Achille Vollant et Moïse Régis, sont retrouvés morts sur les rives de la rivière Moisie. Connaissant les tensions entre Autochtones et Québécois et surtout les revendications des Innus quant à la propriété de la rivière Moisie (renommée pour son saumon), les Innus ont vite fait de soupçonner un coup monté et d'accuser deux gardes-pêche du ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche.

Les enquêtes menées par les autorités avaient conclu que la mort des deux Innus était accidentelle, conclusion qui était loin de satisfaire le conseil de bande de l'époque. Vingt ans plus tard, devant l'insistance des Innus et aussi

* Chef de l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador

devant l'apparition de faits nouveaux qui auraient pu donner raison à la thèse du coup monté, une commission d'enquête, présidée par le juge Yvon Roberge, est mise en place afin de faire la lumière sur ce triste chapitre dans la relation, souvent difficile, entre Québécois et Autochtones.

Une bonne amie à moi, Rolande, qui connaissait bien Rémi, assurait la traduction simultanée innu/français pendant toute la durée des travaux de la commission. Rolande m'avait rapporté que l'auditeur le plus assidu aux nombreux témoignages devant le juge Roberge n'était nul autre que Rémi Savard. Pour beaucoup d'entre nous, une telle observation n'est guère surprenante, sachant qu'à l'époque Rémi suivait de très près tout ce qui intéressait les Autochtones et, en particulier, les Innus ou, comme il les a connus sans doute, les Montagnais.

Cet anthropologue militant de la cause innue prend contact avec nous au moment où notre peuple commence à s'affirmer et à manifester son désaccord face à cette réalité voulant que notre destin en soit un de peuple condamné à être marginalisé. C'est durant cette période que Rémi Savard apprend à connaître les Montagnais d'une façon unique, marginale, spéciale, comme peu de scientifiques l'avaient fait jusqu'alors. Dès les premiers instants, il parlera de cette « démarche » qui vise à passer progressivement du discours de l'observateur à celui de l'observé. C'est très certainement cette attitude qui a contribué au respect que lui voue la nation innue. C'est souvent à lui que les organismes politiques de cette époque de grande mobilisation confieront les travaux destinés à faire la preuve que nous étions ici avant tout le monde.

Dans mon propre cheminement, qui m'a mené du statut de jeune Innu de la communauté de Pessamit à celui de « politicien », je peux dire que Rémi a fait un certain nombre d'apparitions à des étapes qui, lorsque je m'arrête à y penser, ont pu être marquantes.

Lorsque j'étais adolescent, c'est l'Association des Indiens du Québec qui était au front devant le Canada et le Québec. Dans ma communauté, je voyais circuler des personnes que je considérais comme des étrangers. Rémi Savard était un nom que j'associais à ces scientifiques venus nous étudier. Mon cœur marginal m'incitait à la méfiance et je voyais cette curiosité à notre égard comme un peu dérangeante. Les temps ont changé, les mentalités ont évolué. Le travail de Rémi, mais davantage son approche, a contribué à influencer d'autres personnes du monde des sciences, vers une démarche plus respectueuse de la réalité que nous représentons aujourd'hui.

Dans le film *L'Éveil du pouvoir*, Rémi parle de ce nouveau souffle dans le mouvement autochtone, né, notamment, de cette continuelle négation de nos peuples. Le film parle aussi d'une révolution : le Collège Manitou.

Malheureusement, sa vie a été trop brève. C'était un projet unique d'institution post-secondaire entièrement consacrée aux couleurs que nous représentions. Rémi a aussi eu sa part dans cette révolution voulant que le programme scolaire courant soit adapté à notre façon de voir le monde. L'histoire devenait notre histoire, ce qu'aucune institution ne nous offrait. Trois décennies après sa fermeture soudaine, je pense que Rémi a cru à cette aventure, à laquelle il était étroitement associé, parce que c'était dans l'ordre des choses et que c'était la façon dont notre avenir devait progresser.

Aujourd'hui et depuis déjà plusieurs années, j'ai l'importante tâche de représenter cette grande diversité qui est la nôtre. J'ai mis et je continue de mettre beaucoup de mon énergie dans le rapprochement entre nos peuples, sans excuser les obligations des autorités en place. C'est dans cet esprit que nous avons pensé et réalisé le Forum socio-économique des Premières Nations à Mashteuiatsh en octobre 2006.

Quelques semaines après la tenue de l'événement, en consultant les rapports de la presse qui a couvert le forum, je suis tombé sur un commentaire de Rémi Savard qui critiquait la façon dont le forum s'était déroulé. Il expliquait que ce n'est pas de cette façon que les gens, dans les communautés, travaillent, se référant plus précisément au minutage des interventions. Comment Rémi aurait-il pu réagir autrement, me suis-je dit ? Et il avait tout à fait raison.

Je veux terminer par un passage d'un des nombreux livres écrits par Rémi Savard. Même si ces paroles datent d'il y a une trentaine d'années et même plus, elles n'en demeurent pas moins actuelles et confirment l'indifférence des gouvernements à notre égard.

Dans nos écrits, débats, discussions, actions, manifestations, portant sur l'avenir du Québec, nous passons presque sous silence les Indiens et les Inuits. Nous les tenons incroyablement absents de nos projets politiques, les refoulant jusque dans l'arrière-pays de notre conscience collective. Leur présence ne nous devient tolérable, semble-t-il, que dans la mesure où elle renvoie à la préhistoire.

(R. Savard, *Le Rire précolombien*)

Notre cause a encore besoin d'alliés aussi fidèles que Rémi Savard.